



Les tiroirs de l'histoire

*CÉDRIC LIBERT de l'agence d'architecture bruxelloise Anorak,
rencontre un maître, HANS HOLLEIN*

**PARIS, 11H DU MATIN,
SAMEDI 8 MAI 2010.**

Au lendemain d'une journée d'étude sur l'enseignement d'architecture organisée par l'Ecole Spéciale d'Architecture, et à laquelle il participait, un rendez-vous a été fixé à son hôtel avec Hans Hollein, figure mythique de la scène autrichienne depuis la fin des années 50.

Un fragment d'espace/temps pour évoquer de grands personnages, parler d'héritage architectural et aborder le moment présent d'un début de siècle prolifique. L'opportunité d'une situation pour en découdre de façon personnelle avec un architecte dont la sphère d'influence dépasse de loin le cadre architectural. L'occasion aussi, par un exercice de mise en abyme entre son travail et le nôtre, de réfléchir à la forme que peut prendre le témoignage d'une rencontre, dans l'idée qu'on peut construire une narration complémentaire au texte proprement-dit : une série de trois dyptiques, composés d'images réalisées prises à différentes époques,

par des architectes générationnellement éloignés et dans des contextes autres. Ces images évoquent à la fois l'idée que des préoccupations demeurent, bien que traitées de façons différentes, autant que le déplacement de prélèvements référentiels.

Renvoyant au sentiment d'une étrange familiarité par rapprochements visuels ou anti-thèses sémantiques, la proposition est ludique avant tout. Elle aborde la question architecturale avec la légèreté et l'aplomb d'une certaine désinvolture. A travers la présentation de ces documents, mis en tension par leur confrontation en vis-à-vis, il ne s'agit, ni de réclamer une filiation idéologique, ni au contraire de prétendre rivaliser par delà les générations.

Il s'agit juste de réagir par le langage visuel et de constater par-là certains recoupements ou superpositions malgré la distance temporelle autant que conceptuelle.

Un héritage sans héritier. >>>

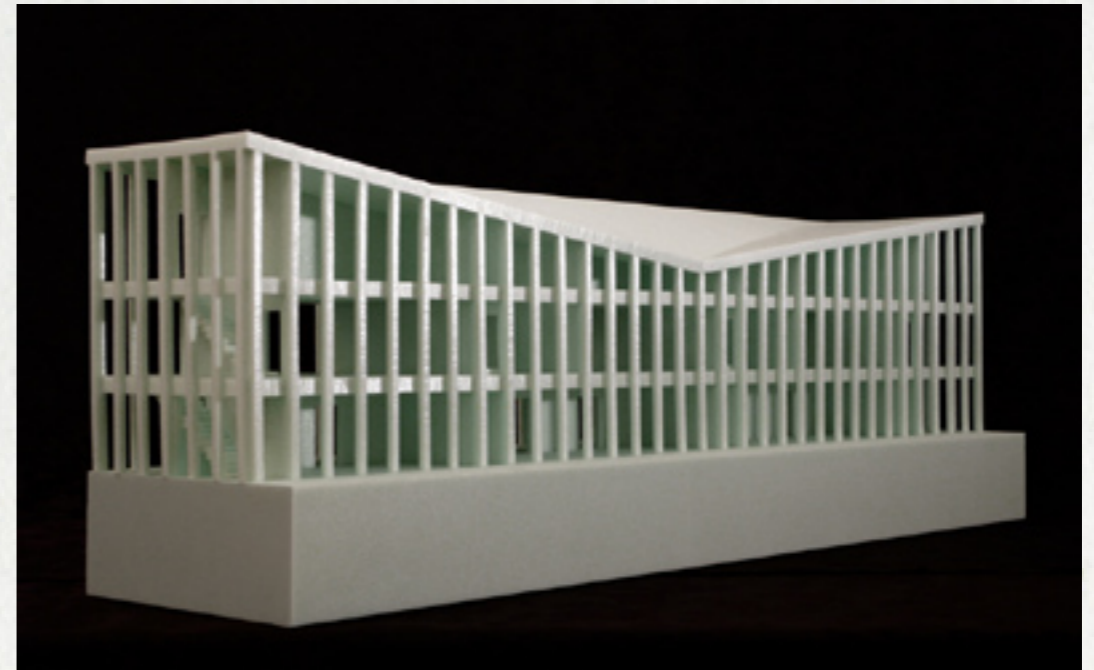


© Hans Hollein - Rolls Royce Grille on Wall Street, 1966

C. Libert : Que vouliez-vous dire par ce collage – la calandre de Rolls-Royce à New-York ? C'est étonnant, si l'on regarde l'architecture maintenant – le travail de Frank Gehry à Bilbao, par exemple –, on constate qu'elle est devenue un objet de valeur. La ville de Bilbao n'existe qu'à travers son Guggenheim. On pourrait dire que c'est comme une Rolls-Royce insérée dans la ville, ce que prédisait déjà votre image. Mais quelle en était l'idée, au fond ?

H. Hollein : J'imagine que vous connaissez aussi mes autres collages, comme le porte-avions dans les champs ou le wagon ? Dans ce cas-ci, la calandre de Rolls-Royce sur Wall Street renvoie à l'image de Wall Street. Mais c'est aussi un temple grec, non ? Et Philip Johnson le fera un peu plus tard, ce temple grec à New York. Il m'a dit s'en être très largement inspiré.

CL : La tour AT&T !



© Anorak, "Gollion", 2009

HH : Oui ! J'avais en bonne relation avec Philip Johnson et on a discuté de cela...

Ces collages développent l'idée que l'on peut prendre un objet, le changer d'échelle et en faire un gratte-ciel, par exemple. Et, bien entendu, en faisant ça, on en déplace la signification. C'est une idée très simple et, surtout, très simple à comprendre.

CL : Vous étiez alors ami avec Claes Oldenburg ?

HH : Oui, nous étions assez proches. Nous avons certaines idées en commun, et nous sommes devenus amis au fil du temps. J'ai publié ses projets architecturaux alors que personnes ne voulait le faire aux États-Unis. C'est le moment où ont commencé à s'entrecroiser les pratiques artistiques et conceptuelles.



© Hans Hollein - Die Turnstunde, Mönchengladbach 1984

CL : Pouvez-vous nous parler de cette image que je trouve fantastique ?

HH : Il n'y a pas de véritable distinction entre art et architecture dans mon travail. Ceci est un de mes projets d'art dans un bâtiment que j'ai aussi dessiné, le Musée Abteiberg à Mönchengladbach (All.). Ça s'appelle Turnstunde – La Leçon de gymnastique. Il s'agit d'une installation à base d'éléments lumineux. C'est une pièce très personnelle.

CL : Étrangement, cela pourrait ressembler à une photo qu'on aurait prise d'une maquette, non ? On dirait qu'il n'y a pas d'échelle et que les personnages sont ceux que l'on place traditionnellement dans les maquettes. Je pense que c'est une image importante dans la mesure où elle préfigure presque un type de "document visuel" que l'on trouve dans les agences d'architecture maintenant.



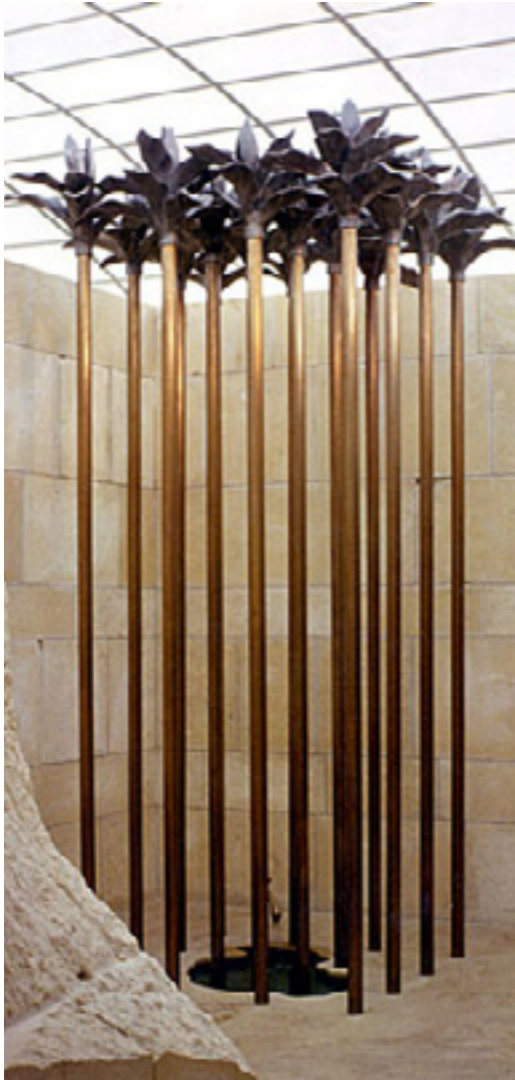
© Anorak - Navez, 2009

HH : Oui, en effet, je comprends, mais ce n'était pas du tout le but original. Quand on est dans le musée, on se rend compte de la mesure. Et c'est une véritable échelle dans ce cas-ci : la taille humaine.

CL : Regardez, c'est l'un des derniers projets sur lequel nous avons travaillé. Ce qui nous intéresse dans ce projet, c'est la dimension infinie de l'espace, son expansion. Il y a la structure de plafond et le miroir.

Vous auriez envie de faire un commentaire ?

HH : Ah, le miroir ! C'est dans les palais baroques que l'on a placé les premiers miroirs, vraiment très larges. On pensait alors qu'on pouvait étendre l'espace à l'aide du miroir, au moins deux fois. Il y a l'espace réel, et puis son double imaginaire.

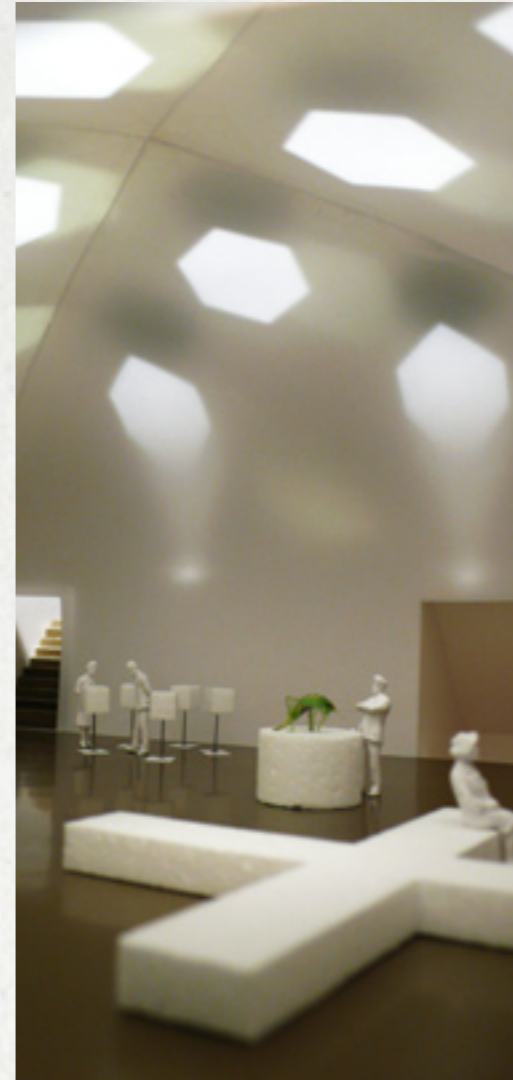


CL : Dans une interview, vous avez déjà évoqué la fonction rituelle de l'architecture. Qu'est ce que vous entendez par-là ? Est-ce que c'est une question de vocabulaire architectural et de signe iconographique ?

HH : C'est d'abord une question d'espace ! Il s'agit d'envisager l'architecture non pas comme une fonction physique, mais plutôt en terme de fonction rituelle. Je pense que l'architecture, et particulièrement à ses débuts originels, est liée au rituel. Avant d'imaginer l'architecture comme un abri, l'homme a empilé des pierres et considéré cette construction comme un dispositif rituel. Pas comme une maison. C'est comme ça.

L'idée de ce projet pour une agence de voyage, c'est qu'on va en vacances pour s'asseoir en dessous d'un palmier, symboliquement. Chaque agence est donc définie par ce signe basique : les palmiers.

© Hans Hollein - Österreichisches Verkehrsbüro, Vienna 1976-1979



CL : Et ça pourrait renvoyer à l'idée d'une architecture rituelle par la présence des palmiers ? Ça a l'air d'être une petite oasis, mais ça peut aussi être une série de colonnes, non ? Dans ce sens, ça me rappelle l'origine symbolique des colonnes grecques qui soutiennent le toit du temple. C'est la fonction rituelle qui devient le programme architectural. J'aime bien ce que vous avez dit il y a trente ans, à propos de l'importance toute relative du programme : « On fait d'abord le bâtiment et ensuite on voit ce qu'on peut en faire. »

HH : Oui tout-à-fait. C'est évident qu'il faut avoir un programme fonctionnel clair, parce que l'architecture est aussi un abri. Mais vient ensuite la question essentielle. Dans quelle mesure est-ce un abri ? Dans quelle mesure est-ce un objet rituel ? Quand arrive-t-on au point où l'on n'a plus besoin de l'abri alors même qu'il pleut sur notre tête ? ■

© Anorak - St Gallen, 2009
